CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 6 novembre 2025. BERLIOZ: La Damnation de Faust. B. Bernheim, V. Karkacheva, C. Van Horn, T. Dolié… Silvia Costa /Jakob Lehmann

Le monde des rêves est une source inépuisable d'inspiration depuis que le monde existe. Mystères, folies, cauchemars et révélations, la plupart des plus grands desseins de l'aventure humaine ont eu le rêve comme point de départ. Pour Hector Berlioz, créature fantastique aux rêveries sublimes, chaque note de sa main est un rêve en soi. Le cauchemar arrive au moment où sa création est livrée aux maladresses des êtres imparfaits qui jugent trop vite ce que le compositeur majeur du romantisme musical français a souhaité exprimer.

Ce soir, sur la scène mirifique du théâtre de Gabriel Astruc, c'est la ***Damnation de Faust*** qui nous a été présentée dans une nouvelle production avec la vision de la metteuse en scène **Silvia Costa**. Conceptrice sans concessions, Silvia Costa signe ici une version très subtile de la *Légende dramatique* de Berlioz. Le décor qui sert de base aurait pu nous effrayer: une chambre d'étudiant où la jeunesse côtoie l'intellect

poussé à l'obsession. Faust devient ainsi ce que d'aucuns appellent un « nerd » qui a troqué toute l'euphorie de jeunesse enivrante pour les études, le silence et une nostalgie réconfortante dans l'enfance idéalisée en innocente insouciance. Faust semble se soustraire au monde et quand cela devient insupportable par des circonstances extérieures, pourquoi ne pas convoquer un esprit qui va tout bouleverser. Outre certains moments où l'on ne comprend pas tout à fait où va le propos de Silvia Costa, cette mise en scène réussit à donner une lecture plus que touchante et poétique de Faust. Alors oui, d'aucuns s'offusquent parce qu'ils auraient souhaité contempler les hongrois en magnats à veste à brandebourgs chamarrés et aigrettes au bonnet, mais la vision de Mme Costa est néanmoins rafraîchissante. L'apparition de Marguerite est d'une poésie quasi surréaliste et fascinante, un fantasme aussi irréel qu'idéalisé comme la Juliette de Marcel Carné, une apparition surgissant de la houppelande de la mort. Cette mort qui fait irruption solennelle et sensuelle à l'image d'une belle vanité qui demeure dans la cathédrale de Séville, d'ailleurs cette scène rappelle aussi le mariage dans *Salò* de Pasolini. Toutes ces visions alimentent un fantasme aux allures mélancolique. Nous regrettons toutefois que la pénombre des éclairages n'aient pas permis d'avoir une vue sur certains détails depuis le premier balcon. Quoi qu'il en soit, Silvia Costa signe ici une mise en scène aux couleurs poétiques où l'extase onirique subtilement s'accapare du plateau.



Vocalement, la distribution est largement dominée par **Benjamin Bernheim**, idéal dans ce répertoire. A l'égal de son Hoffmann de légende, Benjamin Bernheim est un Faust d'anthologie. Vocalement taillé pour la partition, son phrasé est précis, subtil et nuancé, le timbre brille de mille feux et nous touche au plus profond dans cette caractérisation à la fois fragile, intrinsèque et émouvante, comme peut l'être la réalité des âmes. Face à lui, **Victoria Karkacheva** est une Marguerite aux couleurs fastueuses. Timbre velouté et riche, ses airs sont quasiment déclamés avec une aisance de conteuse. Malgré parfois quelques moments où la prosodie française se perd, nous sommes envoutés par cette Marguerite qui, loin d'être l'oie blanche à la couronne de tresses, dans la vision de Silvia Costa est un fantasme incarné, « l'idéal féminin en toute simplicité » qui perd inconsciemment le poète et le guide dans sa rêverie, loin de la réalité du monde qui ne tardera pas à le juger et le damner.

Dans le rôle « diabolique » de Méphistophélès, Christian Van Horn ne convainc pas du tout. Vocalement limité et

théâtralement rigide, on ne reconnaît pas l'ambiguïté de la malice de ce personnage. Déjà, dans *Les Contes d'Hoffmann*, on pouvait juste apprécier son timbre mais ici on se perd dans des imprécisions et une prosodie approximative. Affublé d'un costume qui rappelle plus celui du caricatural Bratt de la série des « *Moi, moche et méchant* » (le troisième volet pour être précis), il est quasiment une parodie de cette « lumière » de la connaissance à outrance qui finira par perdre le Faust en quête d'idéal. En revanche, **Thomas Dolié** est parfait en Brander, l'une des plus belles voix de notre temps, et il serait temps de l'entendre aussi dans d'autres choses que le répertoire français.

L'orchestre ***Les Siècles*** sont menés par la baguette soignée de **Jakob Lehmann**. Le jeune chef allemand s'évertue à souligner avec soin les courbes du drame sans en ôter la poésie de la partition de Berlioz. Malgré quelques petits écarts, nous saluons une direction fine, un discours cohérent et une réelle charge poétique dans cette musique monumentale mais délicate. Les **Chœurs de Radio France,** malgré une mise en scène qui provoque parfois des écarts et des maladresses, restent aussi professionnels qu'on l'aurait souhaité.

A la fin des fins, dans la vision de **Silvia Costa**, Faust est un « drôle de type », pas ceux portraiturés dans *Big Bang Theory* mais plutôt ceux que Léo Ferré sublime dans sa chanson « *Les Poètes*« . Tout comme le siècle dernier a été barbare avec le film *Juliette ou la clef des songes* de Marcel Carné, le nôtre le sera avec des créations comme cette *Damnation de Faust*. Ce qu'il manque à notre époque aux euphories immédiates et à la nostalgie rampante, est la poésie, parfois étrange ou dérangeante, qui jaillit au cœur de ce qui aurait pu être facilement sordide. Tout comme ce Rêveur malheureux dans *Les Nuits blanches* de Dostoïevski, c'est la poursuite incessante de l'égérie, l'obsédante rêverie qui pousse le poète à sa damnation mais aussi à son éternité.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 6 novembre 2025. BERLIOZ: La Damnation de Faust. B. Bernheim, V. Karkacheva, C. Van Horn, T. Dolié… Silvia Costa /Jakob Lehmann. Crédit photo (c) Vincent Pontet

---

France Musique, dim 19 oct 2025, 16h. BERLIOZ : la Damnation de Faust [Tribune des critiques] avec Olivier Py

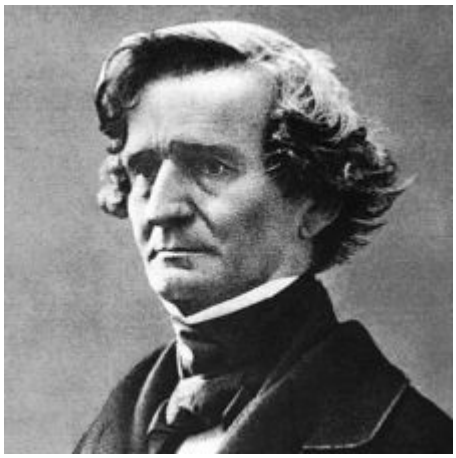
Le prochain volet de la Tribune des critiques de disques promet d'être passionnant en invitant l'homme de théâtre Olivier Py, à débattre sur la meilleure version discographique du chef d'œuvre lyrique de Berlioz : La Damanation de Faust.

Olivier Py et le diable… , c’est une vieille histoire. À l’opéra, elle remonte à sa première mise en scène lyrique : Der Freischütz en 1999. La figure du Malin, du cerveau démoniaque, facétieux et manipulateur, revient peu après dans sa relecture des Contes d’Hoffmann et, bien sûr, dans La Damnation de Faust – trois spectacles repris en 2008 au Grand Théâtre de Genève dans une « Trilogie du diable » devenue mémorable. La présence de l’écrivain, comédien, poète, dramaturge s’annonce comme un événement à la Tribune des critiques de disques : autour d’Emmanuelle Giuliani et Piotr Kaminski, Olivier Py se prête à l’exercice de l’écoute en aveugle de l’opéra de Berlioz. Gageons qu’en écoutant la musique du grand Hector, son genie Des paysages orchestraux, Olivier Py évoquera maints souvenirs de son travail comme metteur en scène d’opéras.

Illustration : Hector Berlioz DR

La Damnation de Faust version 1846, sur instruments d’époque

FRANCE 2, lun 2 déc 2019, 00h55.
BERLIOZ : La damnation de Faust.



L'année 2019 marque les célébrations du 150ème anniversaire de la disparition d'Hector Berlioz. En lien avec la grande exposition sur Louis-Philippe donnée au Château de Versailles, l'Opéra Royal de Versailles avait anticipé cet événement en programmant sur la saison 2018/2019, un cycle Berlioz, dont ce concert faisait partie.
Il y a plus de 170 ans, précisément le dimanche 29 octobre 1848, dans une salle rénovée et enfin ouverte au grand public, Hector Berlioz dirigeait l'un de ces immenses concerts dont il détenait le secret : 400 musiciens sur scène alternant les compositions de Gluck, Beethoven, Rossini, Weber et Berlioz bien entendu (« Grande fête chez les Capulet » du Roméo et Juliette, « La Marche Hongroise » de La Damnation de Faust). Ce concert marquait avec faste l'avènement de la Seconde République naissante.

François-Xavier Roth est un chef français dont la carrière avec son propre orchestre Les Siècles, mais aussi avec le Gürzenich Orchester à Cologne et le London Symphony Orchestra, connaît un fort développement. Ancien assistant de Sir John Eliot Gardiner, il cultive comme lui une passion pour Berlioz et la sonorité si « française » qui en est l'emblème comme l'esprit.
Son interprétation de La Damnation de Faust en version de concert (comme pour la création de 1846) permet d'entendre cette œuvre avec la force et les audaces du premier Berlioz : un chef-d'œuvre sombre et resplendissant, cosmique aussi par l'ampleur de ses évocations orchestrales.

Opéra Royal de Versailles, le 6 novembre 2018
Direction musicale : François-Xavier Roth
L**a Damnation de Faust**. Musique de **Hector Berlioz** (1803-1869)

Livret de Almire Gandonnière (1813-1863) et Hector Berlioz (1803-1869)
D’après Faust de Goethe (1808)
Première représentation à l’Opéra-Comique de Paris le 6 décembre 1846
Les Siècles
Chœur Chœur Marguerite Louise
Chef des Chœurs Gaëtan Jarry

Mathias Vidal : Faust
Anne Caterina Antonacci : Marguerite
Nicolas Courjal : Méphistophélès
Thibault de Damas d’Anlezy : Brander

L’action de situe au Moyen-Age, en Hongrie et en Allemagne. Faust accablé par le dégoût de la vie, veut mettre fin à ses jours en absorbant du poison. Les chants de Pâques l’arrachent à son désespoir en lui rendant la foi de son enfance, mais cet élan mystique suscite l’apparition soudaine du démon, Méphistophélès, qui lui promet tous les plaisirs de l’existence et l’entraîne dans une taverne au milieu d’une bruyante assemblée. Ces plaisirs vulgaires ne parviennent pas à séduire Faust et Méphistophélès le transporte sur les bords de l’Elbe où il lui fait découvrir la jeune Marguerite dans un rêve enchanteur. Dès que Faust et Marguerite se rencontrent, ils se reconnaissent et se jurent un amour réciproque. Mais les deux amants doivent se séparer car Méphistophélès les avertit qu’ils ont attiré l’attention du voisinage et de la mère de Marguerite. Faust, malgré sa promesse de revenir dès le lendemain, semble avoir oublié Marguerite pour s’abîmer dans la contemplation de la nature. Méphistophélès le rejoint pour lui apprendre que la jeune fille est condamnée à mort pour avoir empoisonné sa mère. Pour la sauver, il exige de Faust qu’il signe un pacte l’engageant à le servir et il l’entraîne avec lui en enfer au terme d’une chevauchée fantastique. Seule Marguerite est sauvée et accueillie au ciel par le chœur des esprits célestes.

Compte-Rendu, OPERA. Strasbourg, Palais de la Musique, le 25 avril 2019. Hector Berlioz : La Damnation de Faust. Spyres, Di Donato, Courjal, Duhamel / John Nelson.

COMPTE-RENDU, opéra. STRASBOURG, le 25 avril 2019. BERLIOZ : La Damnation de Faust. Spyres, Di Donato… Orch Phil Strasbourg, J Nelson. On était sorti ébloui du Palais de la Musique de Strasbourg – il y a deux ans- après l'exécution des **Troyens de Berlioz** donnés en version de concert dans le cadre d'un enregistrement effectué pour le label Erato. Deux ans plus tard, après l'incroyable succès de l'entreprise (le coffret a obtenu une avalanche de récompenses discographiques à sa sortie), c'est au tour de La Damnation de Faust d'être gravé en public, dans la même salle, avec le même chef (**John Nelson**), le même orchestre (**le Philharmonique de Strasbourg**), et les deux héros de la première captation : **Michael Spyres** en Faust et **Joyce Di Donato** en Marguerite.



A peine sorti des représentations du Postillon de Lonjumeau à l'Opéra-Comique (nous y étions / 30 mars 2019) où il vient de triompher dans le rôle-titre, l'extraordinaire ténor américain **Michael Spyres** subjugue à nouveau ce soir, en dépit d'une fatigue perceptible en fin de soirée, qui l'empêche de délivrer le redoutable air « Nature immense » avec le même incroyable aplomb que tout le reste. On admire néanmoins chez lui l'homogénéité de la tessiture, un timbre de toute beauté, la perfection de la diction, la suavité des accents et sa capacité à passer de la douceur à l'éclat. Il est et reste – à n'en pas douter – LE ténor berliozien de sa génération. Apparaissant sur scène dans une magnifique robe en soie bleue nuit, la grande **Joyce Di Donato** offre une Marguerite comme on l'attendait : sensuelle, ardente, d'une superbe ampleur, graduant avec soin son abandon dans sa romance du IV. Ses « hélas ! » qui concluent le sublime « D'amour l'ardente flamme » donnent le frisson (et font même monter les larmes de

certains…), et c’est un triomphe aussi incroyable que mérité qu’elle récolte au moment des saluts. Quant à la formidable basse française Nicolas Courjal, il se hisse au même niveau que ses partenaires, en composant un magistral Méphisto. Outre le fait de coller admirablement à la vocalité grandiose requise par le rôle, l’artiste ravit également par sa voix somptueusement et puissamment timbrée, son phrasé incisif et sa musicalité impeccable, à la ligne scrupuleusement contrôlée. Diable extraverti, insinuant, sardonique, inquiétant, menaçant, **Nicolas Courjal** possède beaucoup de charisme, comme il vient également de le prouver dans sa magnifique incarnation de Bertram dans Robert le Diable de Meyerbeer au Bozar de Bruxelles le mois dernier. Dans la partie de Brander, l’excellent baryton français **Alexandre Duhamel** n’est pas en reste qui, en vrai chanteur et vrai comédien qu’il est, renouvelle entièrement ce rôle bref, souvent saccagées par des voix épuisées.

SPYRES, DI DONATO, COURJAL Grand trio berliozien à Strasbourg



Grand chef berliozien devant l'Eternel, l'américain John Nelson dispose avec l'Orchestre Philharmonique se Strasbourg une phalange d'une ductilité parfaite, avec notamment des cordes d'un incroyable raffinement, des cuivres acérés et des harpes éthérées, mais surtout un alto et un cor solo capables d'une infinie tendresse lors des interventions de Marguerite, devenant ainsi de vrais protagonistes du drame. De leur côté, **le Chœur Gulbenkian** (dirigé par **Jorge Matta**) ainsi que **Les Petits chanteurs de Strasbourg** et **la Maîtrise de l'Opéra national du Rhin** (dirigés par Luciano Bibiloni) méritent eux aussi des éloges sans réserves. On retiendra l'humour dont le premier fait preuve dans la fameuse fugue des étudiants, délivrant l' « Amen » avec des sons nasillards et moqueurs, tandis que les seconds, spatialisés dans la salle pour les derniers accords, font preuve d'une douceur proprement angélique dans l'envolée finale.

Comme pour Les Troyens, le délire gagne la salle après de longues secondes d'un silence absolu qui est une plus belle récompense encore, et les rappels se multiplieront avant que l'audience ne se décide à enfin quitter les lieux….

Compte-Rendu, OPERA. Strasbourg, Palais de la Musique, le 25 avril 2019. Hector Berlioz : La Damnation de Faust. Spyres, Di

Donato, Courjal, Duhamel / John Nelson.

_____

APPROFONDIR

LIRE aussi :

CRITIQUE, CD : Les Troyens de Berlioz par John Nelson (ERATO) – enregistrement live avril 2017

Compte rendu, opéra. NANTES, le 23 septembre 2017. BERLIOZ : LA DAMNATION DE FAUST. Spyres, Hunold, Alvaro, Bontoux… Roché – une autre incarnation de Faust par Michale Spyres en sept 2017 à NANTES

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE, le 22 fév 2019. BERLIOZ : Damnation de Faust. Laho, Relyea… Tugan Sokhiev.

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 22 fév 2019. BERLIOZ : Damnation de Faust (version de concert). Laho, Koch, Relyea, Véronèse. Chœur et Orchestre National du Capitole. T SOHIEV. C'est la troisième fois que Tugan Sokhiev dirige cette œuvre à la Halle-aux-Grains depuis 2010. Il aime la musique de Berlioz et cette Damnation tout particulièrement. Dans le cadre de cette première saison des **Musicales Franco-Russes** et pour en assurer l'ouverture « en grand », il nous était promis beaucoup…Et nous devons admettre que le pari fut tenu. Tugan Sokhiev a progressé encore dans sa compréhension de Berlioz. Il assume la richesse des parties orchestrées touffues, comme la délicatesse des moments magiques (les Sylphes).

Une Damnation grandiose

Le discours dramatique était déjà là en 2010 dans un souffle puissant. Il est ce soir plus nuancé et plus subtilement construit. Chaque numéro conserve une conception dramatique s'articulant précisément avec le précédent comme le suivant. Le drame avance, l'humour est présent rendant plus pathétique, la mélancolie de Faust puis le désespoir de Marguerite. L'Orchestre du Capitole est royal. Les bois hallucinants de présence et de liberté (la flûte de **Sandrine Tilly**) , les cordes sublimes : altos ambrés (et quel solo de **Dominique Mujica**), violons de lumière et violoncelles de mélancolie. Et le cor anglais de **Gabrielle Zaneboni**, double de l'âme de Marguerite, ne peut s'oublier. Le Chœur du Capitole et la Maîtrise sont d'une présence dramatique parfaite avec une puissance enviable et de très belles nuances. Juste une diction plus audible aurait été appréciable. Mais quelle présence dans chaque intervention !
La distribution, défi redoutable, est absolument parfaite. **Marc Laho est un Faust noble et élégant** (photo ci dessus) d'une ligne vocale princière. Le timbre est magnifique, rond et chaud. La terrible tessiture (dépassant le contre-ut) ne se remarque pas, il est à l'aise sur tout son ambitus ! Et le texte est vécu avec beaucoup d'intensité ; il est dit avec beaucoup d'intelligence. Méphistophélès est un rôle plus complexe encore car il a plusieurs facettes. Le canadien **John Relyea** a la présence attendue, et la voix parfaite. Longue tessiture et timbre riche en harmoniques, sa voix se déploie sans effort et sa diction est également un régal; il campe un diable tour à tour moqueur, séduisant et inquiétant. Le rôle très court de Brander exige pourtant un chanteur-diseur hors

pair. Julien Véronèse est parfait lui aussi : voix sonore et texte clair. **Sophie Koch** que le public a eu le plaisir de retrouver n'était pas prévue et elle remplace la défaillance de sa consoeur. Le public toulousain connaît bien et aime Sophie Koch qui a offert nombres de personnages marquants au Capitole dont une Margaret du Roi d'Ys inoubliable, un Néron étonnant, un Octavian élégant, une Dorabella de rêve. Elle offre ce soir une extraordinaire Marguerite proche de l'idéal. D'abord une présence illuminée de l'intérieur et une sorte de modestie caractéristique du personnage. La voix est superbe de timbre, et surtout projetée avec naturel et élégance. La diction est absolument limpide. L'art du chant est délicat mais sans effets et toujours d'une musicalité délicieuse.
Le duo avec Marc Laho est une apothéose de naturel élégant. Son grand air «D'amour l'ardente flamme» est phrasé merveilleusement, habité jusqu'au bout des phrases et **Tugan Sokhiev** sait animer avec art comme assouplir la pulsation. Un grand moment de musique comme suspendu hors du temps.
Le final avec cette cavalcade diabolique, ces choeurs incroyablement puissants, est nuancé à souhait avec des contrastes terribles comme Berlioz les a souhaités. Orfèvre d'une puissance incroyable, **Tugan Sokhiev** maîtrise la construction saisissante en un crescendo que rien ne retient et qui aboutit sur des coups de boutoir. Méphisto constate son échec avant cette apothéose céleste que le chœur de femmes puis la maîtrise du Capitole avec une lumière délicate, nous offrent avec bonté et pureté. L'orchestration éthérée de Berlioz ainsi réalisée tient vraiment du miracle attendu.
Chef inspiré, orchestre somptueux, chœurs puissants, et solistes aussi bons chanteurs que parfaits diseurs, le sacre de Berlioz promis a bien eu lieu. Quelle œuvre somptueuse ! Vivat Berlioz, Vivat Toulouse, Vivat Sokhiev ! Cette saison Franco-Russe débute au firmament ! Et la suite est prometteuse… sera-t-elle à la hauteur de nos espérances ? A suivre.

_____

_____

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE. Halle-aux Grains, le 22 février 2019. Hector Berlioz (1803-1869) : La Damnation de Faust, légende dramatique en 4 parties. Marc Laho, Faust ; Sophie Koch, Marguerite ; John Relyea, Méphistophélès ; Julien Véronèse, Brander ; Chœur et Maîtrise du Capitole, chef de chœur, Alfonso Caiani ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Tugan Sokhiev, direction. Photo : © P.Nin

---

Playlist Opera de poche #4, Club Deutsche Grammophon



Playlist Damnation de Faust. OPERA DE POCHE. Le Club Deutsche Grammophon à l'occasion de la nouvelle production événement de la Damnation de Faust de Berlioz à l'Opéra Bastille à Paris, ajoute une nouvelle playlist à sa collection Opéra de poche, collection sui suit l'actualité lyrique : autour de l'opéra programmé, DG propose une playlist des meilleurs morceaux et par des interprètes de choix, à partir de son catalogue musical. **Spleen de Faust** : Berlioz invente d'après Goethe, une nouvelle forme théâtrale et musicale. Lecteur dès 1827 du Faust de Goethe, dans la traduction de Nerval, Berlioz couche en figures musicales le choc des images conçues par la prose de l'écrivain allemand. La Ballade du roi de Thulé mais aussi

une bonne partie du matériel de la Symphonie Fantastique découlent de ce flot impétueux de l'inspiration. Berlioz, possédé par son sujet, traverse des périodes d'éclairs compositionnels.

Opera de Poche #4

La Damnation de Faust de Berlioz

C'est l'événement lyrique de décembre 2015. L'Opéra de Paris propose depuis le 8 décembre une nouvelle production de La Damnation de Faust, chef d'oeuvre atypique et vrai défi pour les metteurs en scène, signé Hector Berlioz en 1846.

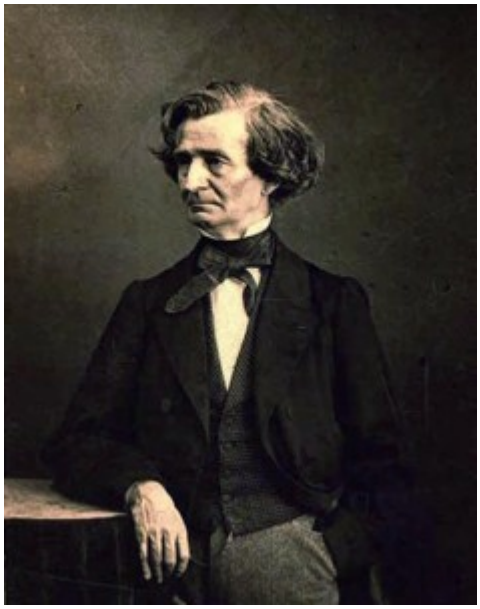
La nouvelle production parisienne affiche d'indiscutable arguments , dans une prise de rôle attendue, qui vaudra de l'or par sa raucité expressive et subtile, le ténor Jonas Kaufmann, mais aussi Bryn Terfel en Méphistophélès et Sophie Koch en Marguerite.

Pour l'occasion, **le Club Deutsche Grammophon a conçu sa quatrième playlist Opera de Poche consacrée à La Damnation de Faust de Hector Berlioz** résumé en une heure de musique avec ses passages les plus célèbres de la Marche Hongroise à son final évangélique. Avec Roberto Alagna, Jonas Kaufmann, Bryn Terfel, René Pape, Elina Garança… Alors que ce dernier compte bien mettre un terme à sa vie, l'apparition du diable en personne, Méphistophélès, risque bien de compromettre ses plans. Car il suffira d'une seule apparition, celle de son aimée Marguerite, pour que Faust change radicalement d'avis.

Une seule condition pour cela : donner son âme au Diable. Pour sauver la jeune femme qu'il a mené jusqu'au crime (involontaire), Faust coupable mais pas irresponsable, offre son âme.

Ecoutez la nouvelle playlist Opera de Poche #4 en cliquant sur les liens ci-dessous : découvrir **la playlist La Damnation de Faust par Deutsche Grammophon**

Enjeux et génèse de La Damnation de Faust



Les huit scènes de Faust qui sont couchées sur le papier, seront reprises pour composer la légende dramatique, finalement créée en 1846, les 6 puis 20 décembre, dans une indifférence générale. Le public transi de froid n'est pas venu se déplacer pour applaudir l'ouvrage. Berlioz en ressentira un très profond dépit. Etape première de ses relations difficiles avec le public parisien… La forme hétéroclite de la partition, "construite" en tableaux apparemment sans liens, ajoute à son aspect déconcertant. Pourtant, depuis quelques années, la partition "immontable" sur la scène (que l'auteur intitule « opéra de concert »), est devenue un formidable tremplin excitant l'imaginaire. Le pouvoir de la musique suscitant de vastes horizons que le décor seul, s'il est strictement narratif, ne suffit pas à exprimer. Des rivages de l'Elbe aux confins hongrois, des cimes éthérées (apothéose de Marguerite) aux gouffres infernaux (la chute de Faust), l'écart et le contraste des facettes convoquées, donnent effectivement le tournis. Faust (ténor) est ici un contemplatif, assez suiveur, entièrement soumis à la volonté provocante et grivoise d'un Méphistofélès plus retors que jamais. Le héros romantique s'incarne cependant en lui, par ses aspirations grandioses,

ses désirs de solitude et de renoncement.

En quête de lui-même, il erre comme un damné, ne sachant rien trouver, cherchant toujours “ce qui manque à sa vie”. Il y a une absence de volonté et d’ambition chez cet être défait, déjà perdu. Nostalgique d’un bonheur inatteignable, qui se dérobe toujours, Faust expire. Les épisodes de sa vie se succèdent comme dans un superbe livre d’histoire, de légendes, de féerie démoniaque, sans qu’il puisse en ralentir ni interrompre le cours. Frère de René de Chateaubriand, plus encore d’Hector lui-même, terrassé par l’abîme des champs intérieurs, le héros est en crise. Le spleen que porte Faust n’appartient qu’à lui. Heureusement, la morne apathie du jeune homme comme celle du vieillard, trompé par Méphistofélès, ne déteint pas sur la musique: Berlioz y a mis tout son coeur. La scène romantique s’exprime furieuse et éruptive dans l’orchestre. Faust est une légende symphonique.